

LE SIDA

Je ne sais pas exactement à quelle époque on a commencé à parler du sida. C'était en 1984 ou 1985, me semble-t-il. La nouvelle s'est répandue tout d'un coup. Voilà une maladie terrible, elle vous anéantit. Faiblesse, diarrhées continues, amaigrissement, et la mort rapide et inéluctable car il n'y a pas de médicament. Comment on l'attrape ? Par les relations sexuelles et par le sang, au contact de personnes contaminées. Des campagnes de protection sont lancées partout : affiches, radio, télévision. Les seules protections, à défaut de remède ou de vaccin efficace, se nomment : abstinence, fidélité, préservatif. Abstinence et fidélité, tout le monde connaît, même si on ne pratique pas toujours. Le préservatif, c'est nouveau. Il faut des explications. Spots à la télévision et à la radio, séances d'information dans les villages et les quartiers des villes, la chose est prise très au sérieux. Dans la ville de Bouaké, de petites cabines se dressent un peu partout le long des rues. Auparavant, c'était pour vendre des billets de loterie, maintenant c'est pour vendre des préservatifs et les mettre à la disposition des acheteurs : proximité et petit prix : 100 francs la boîte de 4. Tout le monde a peur. Les malades sont mis à l'écart. Les petites toutous (prostituées) des rues du centre ville sont au chômage. Les boutiques des coiffeurs, qui utilisent beaucoup la lame de rasoir, sont désertées. Dans les douches, on ne prend plus les savons et les éponges des autres. Dès que quelqu'un maigrit, tout son entourage se détourne de lui. On dit bien que le sida n'est pas contagieux sans contacts précis et limités, mais tous se méfient.

A la cathédrale, la découverte du sida nous a touchés de près. Le menuisier qui travaillait régulièrement à la mission, notamment auprès du père Sauret, avait cessé de venir, et un jour nous apprenons qu'il est mourant, probablement atteint du sida. Nous y sommes allés, il habitait dans un petit village à la sortie nord de Bouaké. L'homme était allongé sur une paille dans une pièce sombre. Il n'avait plus que les os et la peau, ses yeux étaient enfouis au fond des orbites, sa voix à peine audible. Nous avons prié, agenouillés près de lui. Son visage s'est illuminé un court instant. Il est mort quelques jours plus tard.

Pendant longtemps, dans les hôpitaux, une bonne partie des malades était constituée de sidéens grabataires. Puis, un peu avant l'an 2000, l'espoir a commencé à venir. De nouveaux traitements (trithérapie) ont commencé à arriver. Mais il n'était pas facile d'y avoir accès. Les organismes internationaux ont donné tellement d'argent pour les malades du sida que sont nées bien des ONG peu scrupuleuses, et le traitement du sida est passé parmi les premiers domaines de corruption dans le pays.

SAINT CAMILLE

On peut dire aussi : l'Association Saint Camille, ou simplement la Saint Camille. L'Association est maintenant devenue internationale, elle existe dans plusieurs pays de l'Afrique de l'Ouest. Je ne parlerai que de ses débuts. Mes souvenirs sont rendus plus vivants par un reportage vidéo que j'ai fait dans les débuts, vers 1985.

Au départ, il y a deux hommes : Grégoire Ahongbonon, béninois, réparateur de pneus et imprimeur ; et le Père Alphonse Allirand, de la paroisse cathédrale, chargé de la paroisse St Joseph Mukassa de Sokoura et aumônier de l'hôpital ; et un petit groupe de chrétiens.

Leur première activité fut la visite des malades de l'hôpital. Ils visitaient les malades hospitalisés, et priaient pour eux. De temps en temps, suivant leurs disponibilités, ils leur donnaient quelques médicaments.

La distribution de médicaments fut ensuite un peu mieux organisée. La direction de l'hôpital leur fournit une petite salle dans l'enceinte de l'hôpital. Des bénévoles, dont plusieurs sidéens, accueillaient les malades, notaient leurs noms, ce qui permettait un certain suivi.

Une étape fut franchie lorsque le groupe se mit à visiter la nuit les malades mentaux qui traînaient en ville et à leur donner à manger.

Encore un pas : la construction d'un bâtiment d'accueil pour les malades, notamment les sidéens et les malades mentaux avec cuisine et quelques apatams de repos, sur le terrain de l'hôpital

On avance encore : le premier bâtiment d'accueil devient chapelle. On y célèbre la messe presque chaque dimanche, avec les malades, quelques membres de l'Association et quelques infirmiers. J'y suis allé moi aussi de temps en temps, comme pas mal de prêtres de la ville.

Davantage encore : construction d'une grande chapelle, sur les plans d'un frère mariste, toujours dans l'enceinte de l'hôpital. La pose de la première pierre par Monseigneur Vital a donné lieu à une grande fête. Finalement, cette pierre s'est trouvée en dehors de la construction définitive. Messe tous les dimanches. Le reste du temps, l'église sert de lieu de repos pour les malades.

Il y aura ensuite plusieurs constructions près de la mission de Nimbo (sud de la ville) : maison d'accueil pour les malades mentaux, hôpital ouvert à tous, centre d'ophtalmologie très équipé.

La générosité et l'efficacité de Grégoire sont sans bornes. Bientôt l'association sortira de Bouaké : Korhogo, puis le Bénin, le Burkina, le Togo...

Et Grégoire parcourt le monde pour trouver des aides en finances et en personnel... poussé et accompagné par l'Esprit Saint dans lequel il a une foi inépuisable et communicative qui étonne ses auditeurs et les engage à ouvrir leurs bourses. Un des regrets de Grégoire me semble être le manque de soutien de l'Eglise locale de Bouaké, qui après l'avoir reconnu officiellement ne lui donne pas toute l'aide et tout le soutien moral dont il aurait besoin. Et il n'est pas impossible que tout l'argent qui passe par ses mains fasse des envieux, dans les temps où nous vivons.



PRISONNIERS DU BOIS

Une des actions les plus impressionnantes de Grégoire, et que j'ai pu vivre avec lui, c'est la libération des « prisonniers du bois ». Dans les villages, lorsque les malades mentaux se montrent violents et dangereux, on les immobilise près d'un gros bois en lui attachant les bras

avec des chaînes de vélo ou avec des fers à béton recourbés sur ses poignets Le malade ne peut pas déplacer le bois, et il est obligé de rester à la même place ; cela peut durer parfois plusieurs années. On lui donne un minimum de soins de propreté, et on le nourrit comme une bête. Dans certains endroits, quand il est pris en main par des « évangéliques », il arrive qu'on le chicote tous les matins pour chasser le diable qui est en lui.

Arrivé au village où on lui a signalé un prisonnier du bois, Grégoire s'approche du malade, et avec beaucoup de douceur, il commence à lui parler, le saluer, lui demander s'il veut venir avec lui à Bouaké. Celui que nous avons vu ce jour-là était très calme, il était comme séduit par les paroles très douces et les gestes très affectueux de Grégoire. Il a accepté. Alors Grégoire et ses aides ont pris scie et marteau pour dégager l'homme des fers à béton qui immobilisaient ses poignets. Ils l'ont relevé tout doucement, il pouvait à peine se tenir debout et l'ont assis dans la voiture. Dès l'arrivée au Centre d'accueil de Bouaké, les anciens malades l'ont accueilli, salué, lavé, ils lui ont rasé la barbe et les cheveux, ils lui ont mis des habits propres, et notre homme a repris forme humaine. Le malade ainsi accueilli s'intègre au groupe, et reçoit avec les autres une nourriture normale et les soins que nécessite son état. Après quelques mois, bon nombre de ces malades seront guéris et pourront être rendus au village. Souvent, ils seront accueillis avec une certaine crainte, et il faudra du temps pour qu'ils puissent être définitivement réintégrés dans la vie quotidienne du village. Ce retour dépendra aussi de leur fidélité à prendre régulièrement les médicaments qui doivent accompagner leur convalescence.